

Galerie Lelong & Co.

Paris – New York

M Le Monde

12 novembre 2021



Etel Adnan chez elle,
à Erquy, en Bretagne,
le 23 septembre.

Page de droite,
*Rhûs i Is Jabañ
Tamalpais [Voyage
au mont Tamalpais]
(2008)*, d'Etel Adnan
exposé au Centre
Pompidou-Metz.

LE MAGAZINE

LE GRAND ŒUVRE D'ETEL ADNAN.

Il aura fallu presque toute une vie pour qu'elle rencontre le succès. Si, depuis une décennie, le monde de l'art plébiscite Etel Adnan, 96 ans, ses toiles et dessins ont longtemps été ignorés, voire méprisés. Née à Beyrouth, la peintre et poétesse n'a jamais cessé de naviguer entre les langues, les arts et les continents. Lumineuse, sa poésie simple et profonde s'inscrit désormais dans le présent. Et dans une société où les artistes femmes sont enfin célébrées. Pour le Centre Pompidou-Metz, Etel Adnan fait dialoguer lettres, manuscrits et œuvres graphiques au sein de l'exposition "Écrire, c'est dessiner".



Anais Barelli pour MLe magazine du Monde

Texte Emmanuelle LEQUEUX
Photos Anais BARELLI

Galerie Lelong & Co.

Paris – New York



UN HALL TRISTE, BÉTON ET

CARRELAGE, un second étage, et on arrive à l'appartement. Par la fenêtre, on voit la baie d'Erquy (Côtes-d'Armor) et son arrondi parfait. Ici se réfugie Etel Adnan, dans le secret de la Bretagne du Nord, quand elle est lasse de Paris. Elle a 96 ans, mais semble en avoir vécu mille. Née au Liban, la poétesse et peintre a habité Beyrouth, Paris, Los Angeles... Pourtant, jamais elle ne se lasse des caprices des marées, de la lumière changeante, du vol gracieux des gravelots qu'elle observe depuis sa terrasse.

Une femme face à l'océan. « *Les gens viennent du monde entier pour rencontrer cette dame* », s'étonne le chauffeur de taxi qui fait la navette avec la gare de Saint-Brieuc. « *Aujourd'hui, le monde vient à elle comme elle est allée à lui*, confirme la commissaire d'exposition Mouna Mekouar, l'une de ses admiratrices les plus ferventes. *Etel est comme un soleil, dont émane beaucoup de lumière, et elle reçoit aussi beaucoup, car elle a la sagesse de savoir écouter.* » Un vers de la poétesse lui a inspiré l'exposition « *Luogo e segni* » (« lieux et signes »), à la Pointe de la douane de Venise, en 2019, autour « *du clair et de l'obscur, de la lumière et ses éclats, du vent et de la mer* ».

Plus que des pèlerins, c'est sa famille de cœur qui vient lui rendre hommage à Erquy. Poètes, marchands, curateurs, artistes, bien sûr : rien qu'en septembre, Emma Lavigne, nouvelle directrice générale de la collection Pinault (et ancienne présidente du Palais de Tokyo, à Paris) a fait le voyage, ainsi que Chiara Parisi. Cette dernière, à la tête du Centre Pompidou-Metz, y orchestre, avec le commissaire Jean-Marie Gallais, l'exposition « *Écrire, c'est dessiner* », autour d'un rêve d'Etel Adnan : exposer la langue et l'écriture, les manuscrits et les carnets de notes « *comme un tableau dans un musée* ». De manuscrits mérovingiens en « *litanies* » de Louise Bourgeois, de dessins de Victor Hugo en brouillons de Roland Barthes, le musée messin se fait, cet automne, un véritable empire des signes avec l'œuvre d'Adnan en référence. Ses poèmes utilisent des phrases simples, efficaces. Rien n'est jamais alambiqué. Comme ses peintures, pleines de couleurs vives. Souvent des paysages, une montagne en forme de triangle, un astre rond, une rivière qui coule. Elle s'autorise l'abstraction avec des carrés, des

cercles, des lignes, toujours simples. Le lendemain de notre visite, c'était au tour de Joana Hadjithomas, réalisatrice libanaise, à qui la lient vingt ans d'amitié. « *Elle a une façon si intense d'être au monde qu'on a envie de se trouver à proximité*, confie la cinéaste, qui a réalisé, aux côtés de Khalil Joreige, un film où elle dialogue avec elle pour évoquer la Smyrne perdue (aujourd'hui Izmir, en Turquie), où la mère grecque de la poétesse était née au début du XX^e siècle, mais où Etel Adnan n'a jamais mis les pieds. *Sa poésie, on en a extrêmement besoin en cette période.* »

Le monde de l'art a pris son temps avant de s'en apercevoir : voilà moins de dix ans qu'il célèbre la peinture d'Etel Adnan. Mais il met les bouchées doubles. Du Guggenheim de New York au Mudam de Luxembourg, qui l'a fait dialoguer avec les maîtres de l'abstraction, en passant par le Centre Paul-Klee de Berne ou la Fondation Luma d'Arles, les expositions s'enchaînent. « *Ce qui nous fascine tous, c'est combien elle a continuellement mis la poésie au centre de sa vie, témoigne Joana Hadjithomas. Elle a été libre de choisir, de choisir d'être artiste, de choisir sa vie personnelle, ses combats, et cette liberté est enfin célébrée.* »

Pendant des décennies, elle était inconnue, à peine reconnue du petit monde des lettres. Aujourd'hui, le mea culpa est planétaire. C'est presque trop : pas une exposition où son nom n'est au moins convoqué, pas une foire où ses toiles manquent à l'appel. « *Une reconnaissance frénétique* », concède le poète marocain Omar Berrada, l'un de ses grands amis et exégètes. Elle s'en amuse : « *J'ai pu travailler tranquille pendant quatre-vingts ans ! Rassurez-vous, ce succès ne durera pas.* »

Les marchands ont vite perçu l'engouement : les prestigieuses galeries Lelong à Paris et à New York, Continua de Pékin et de La Havane, White Cube à Londres, Pace Gallery à New York, Sfeir-Semler à Hambourg et Beyrouth, toutes la représentent. Pourtant, Jean Frémon, directeur de la galerie Lelong, le confesse : « *Etel et moi sommes liés par trente ans d'amitié, mais jamais je n'ai songé à l'exposer avant la Documenta de Kassel, en 2013.* »

C'est lors de ce fameux rendez-vous quinquennal, organisé dans la petite ville allemande, la plus prescriptrice des expositions au monde, que la carrière de l'artiste, alors âgée de

LE MAGAZINE

88 ans, prend un nouveau tournant. « Ce virage est fondamental, analyse le commissaire Jean-Marie Gallais. Longtemps, sa peinture seule n'a pas accroché le regard des critiques d'art, elle vivait simplement sur un petit nuage, entourée de poètes. Soudain, les œillères sont tombées. On a commencé à regarder sa peinture à la lumière de ses textes, et vice versa. » La directrice artistique de l'événement, Carolyn Christov-Bakargiev, avait repéré ses paysages dans une petite galerie stambouliote ; Hans Ulrich Obrist, curateur suisse star dans son milieu, a pris le relais : il interviewe Etel Adnan en live ou par Skype, publie leurs échanges (aux éditions Manuella, en 2012), l'expose et la promeut, de la Serpentine Gallery, qu'il dirige à Londres, à la fondation Luma, à Arles, qu'il conseille. Le succès dépasse toutes les prédictions. En presque dix ans, le prix de ses œuvres a été multiplié par quatre ou cinq. « Je ne m'attendais pas à ce que cela s'emballerait à ce point, même si le raz-de-marée n'a pas été immédiat, avoue le galeriste Jean Frémon. Proche et Moyen-Orient, Émirats arabes unis, Turquie, Brésil, Corée du Sud, Allemagne, les demandes viennent du monde entier, les musées se précipitent. » De 50 000 à 65 000 euros pour une petite peinture, 250 000 euros pour un grand tableau des années 1960, de 5 000 à 15 000 pour un dessin, 150 000 pour un mur de céramique... Grâce à cette envolée, Etel Adnan a pu s'offrir la mer d'Erquy et un appartement rue Madame, dans ce 6^e arrondissement qu'elle adore. Cela suffit à son bonheur. Le reste ? « Elle donne, beaucoup, notamment aux jeunes artistes », confie Jean Frémon. Le coup de foudre avait frappé Lorenzo Fiaschi, cofondateur de la puissante Galleria Continua, étonnante structure installée entre San Gimignano, en Toscane, Pékin, La Havane, Rome, São Paulo, Paris et sa banlieue. Il l'avait découverte avant Documenta, dans une foire de Dubaï. « J'ai vu trois petits tableaux de loin, trois petites tâches, ils m'ont aussitôt fasciné. Mais ce qui m'a le plus étonné, c'est l'âge de leur autrice : je pensais acheter une jeune artiste, tellement ses œuvres étaient vibration, fraîcheur, gaieté. » Il cherche aussitôt à la rencontrer : « Je suis tombé amoureux : ses yeux pétillants, sa façon de penser à l'autre, sa voix

m'ont donné envie de défendre son travail, qui fait si bien écho à notre besoin commun de revenir à l'essentiel. » Il l'expose désormais dans tous les espaces de Continua. L'œuvre d'Adnan parle au présent. Depuis quelques années, une certaine peinture jugée réactionnaire par les avant-gardes des années 1970 qui l'estimaient trop décorative, pas assez conceptuelle – Marcel Duchamp avait lancé l'expression « bête comme peintre » –, fait son grand retour. Surtout la peinture figurative, celle qui montre des visages, des paysages. Les foires d'art contemporain et les grandes institutions, publiques comme privées, n'en ont jamais autant montré, notamment des artistes femmes (Claire Tabouret, Marlene Dumas et tant d'autres...). Dans les écoles des Beaux-Arts, ils sont de plus en plus nombreux à s'engouffrer dans cette voie. Jean Frémon indique avec pragmatisme : « La qualité de l'œuvre d'Etel est là, bien sûr, simple, tellement séduisante, mais aussi la personne, qui répond à l'air du temps : elle a sans aucun doute bénéficié de cet intérêt du milieu pour le multiculturel, mais aussi pour les "vieilles dames". » C'est que le monde de l'art a passé des décennies, voire des siècles, à ignorer les artistes femmes, à les considérer comme mineures. Et à regarder de très haut tout plasticien non occidental. Depuis quelques années, en phase avec une société dont les codes évoluent, il tente de rattraper le retard. Sont célébrées des artistes méprisées de leur vivant, des épouses de grands maîtres réduites au rang d'accompagnatrices, voire de bonnes à tout faire. Sont organisées des expositions qui montrent la vitalité de l'art des pays arabes, africains, sud-américains... À chaque fois, le romanesque des personnalités d'hier, ou de celles qui sont méconnues aujourd'hui, est mis en avant. Et de romanesque, la vie d'Etel Adnan n'en manque pas. « Nous ne jouons pas au jeu/ Du chagrin/ Nous essayons d'avoir/ Des ailes/ Et de/ Voler », dit l'un de ses poèmes. Née en 1925 à Beyrouth, au Liban (alors sous mandat français), d'un père syrien, officier de l'Empire ottoman, et d'une mère grecque, issue d'un milieu modeste, elle a grandi fille unique, en apprenant « à parler aux fleurs », dit-elle. Puis à la mer et à la montagne. Tous ses proches l'assurent, elle dialogue aussi avec les anges comme si

“Ses yeux pétillants, sa façon de penser à l'autre, sa voix m'ont donné envie de défendre son travail, qui fait si bien écho à notre besoin commun de revenir à l'essentiel.”

Lorenzo Fiaschi, cofondateur de la Galleria Continua

Page de gauche, en haut, le bureau d'Etel Adnan à Erquy ; en bas, la vue sur la mer de son appartement. Ci-dessous, une œuvre en cours de l'artiste.



Arabic Bar (left) pour M.C. le magazine du Monde

« elle les connaissait. » Je ne sais pas comment c'est possible d'avoir gardé intacte cette capacité d'émerveillement d'une enfant, s'enthousiasme le poète Omar Berrada, malgré la blessure qu'elle porte en elle, et qui a précédé sa naissance même. » Une blessure ? « Celle d'être née dans un monde en cours de décomposition, à la fin de l'Empire ottoman, explique-t-il. Elle a grandi entre un père officier qui ne servait plus à rien et une mère qui n'avait plus sa place, deux êtres vivant dans un monde qui n'était plus le leur. »

Quatre-vingt-seize ans qu'Étel Adnan s'acharne, elle, à naviguer entre langues et continents, entre ciel et terre. Sous sa plume, cela donne : « J'ai suivi des lignes que je n'ai jamais vues, (...) je suis allée sur des routes inexplorées (...). Toujours le présent soufflait. » Dans son Liban natal, elle est baignée de turc, de français, et de cette langue arabe qu'elle ne parviendra jamais à apprendre vraiment. Exilée à la fin des années 1940 à Paris pour étudier à la Sorbonne, contre l'avis de sa mère qui menace de faire sauter à la grenade l'université libanaise qui avait suggéré ce départ pour la France, elle suit les cours de Gaston Bachelard : « Il m'a appris que la philosophie n'est pas coupée de la vie quotidienne et que la vie quotidienne est poésie. » Elle est aussi « subjuguée par Simone de Beauvoir, qui lui a permis de comprendre qu'on pouvait être moral sans être religieux, ce qui a été très libérateur dans la suite de sa vie », rappelle Sébastien Delot, directeur du LaM de Villeneuve-d'Ascq, qui a organisé quatre expositions avec elle.

Puis c'est la Californie des années 1950 et 1960, où elle enseigne la philosophie de l'art. Elle y était partie sur un coup de tête : dévastée par un chagrin d'amour, elle avait lu *Les Vagues*, de Virginia Woolf, dans la traduction de Marguerite Yourcenar (en 1936), et contacté la future académicienne, qu'elle ne connaissait pas. Celle-ci, interloquée, avait accepté de la rencontrer, et l'avait encouragée à partir pour les États-Unis.

Les nouvelles de la guerre d'Algérie la détournent de la langue française. Elle le dévoilera bien plus tard, dans un texte lumineux publié en 1984, *Écrire dans une langue étrangère* (réédité aux éditions L'Échoppe en 2015) : « Je devins soudain, et assez violemment, consciente (...) que je participais émotionnellement à cette

guerre, et que cela me répugnait d'avoir à m'exprimer en français. (...) Le destin du monde arabe semblait dépendre de l'issue de ce conflit. » Elle abandonne la langue apprise à l'école des religieuses de Beyrouth et parlée souvent avec sa mère, pour l'anglais : « Une véritable histoire d'amour (...). Les phrases étaient comme des cavales, ouvrant des espaces devant elles avec leurs énergies, et c'était beau de les chevaucher. »

AUX

États-Unis, elle rencontrera aussi la peinture. Elle nous le raconte comme si c'était hier, alors que la marée descend dans la baie d'Erquy. « Des rosiers, oui, il y avait des rosiers », lance-t-elle, comme pour mieux décrire la scène. Un jour, au lycée de Berkeley, une collègue la convainc de s'adonner elle-même à l'art dont elle prétend enseigner la philosophie : « Voir afin de peindre. Peindre afin de voir ». C'est une révélation, elle aussi racontée dans *Écrire dans une langue étrangère* : « Je n'avais plus besoin d'écrire en français, j'allais peindre en arabe. Je n'avais plus besoin d'appartenir à une culture marquée par sa langue mais je pouvais me consacrer à une forme ouverte d'expression. »

À San Francisco, un ancien GI, Rick Barton, peintre oublié de la Beat Generation, revenu d'Asie avec toutes sortes de papiers, dont des leporellos (des livres dont les pages sont pliées et collées formant comme un accordéon), rencontre Étel dans un café où il fumait de l'opium et les lui offre. Un support de rêve ! « Étel se met alors à inventer une nouvelle manière de peindre/écrire », résume Jean-Marie Gallais. Plus tard, sur l'un de ses leporellos les plus connus, elle écrira le nom d'Allah des centaines de fois : à chaque retentissement d'une bombe dans le ciel de Beyrouth. Le Liban, justement, elle y retourne au début des années 1970. Elle s'installe dans la ville de son enfance, « volcan en éruption ». « Anglophone, elle a été une passerelle entre le Liban et le monde intellectuel américain, rappelle Sébastien Delot, du LaM. Elle a servi d'intermédiaire aux artistes internationaux qui venaient au Festival de Baalbek, elle

y a rencontré le metteur en scène Bob Wilson, qui, plus tard, lui a commandé un livret pour son spectacle d'ouverture des JO de Los Angeles en 1984, et elle a aussi contribué à y introduire le jazz. »

Publié en 1978, réédité en 2010 aux éditions Tamyras, son roman *Sitt Marie Rose* décrit l'assassinat d'une jeune maronite traître à la cause de son peuple. Il lui vaut de nombreuses menaces de mort. Journaliste, elle dirige les pages culturelles d'un grand quotidien francophone, *Al Safa*. Ses éditos font trembler la classe dirigeante : une admiratrice née à Damas et qui a grandi au Liban lui envoie une lettre la félicitant pour son courage politique. Elle signe Simone Fattal. Les deux artistes ne se quitteront plus. Elles fuient la guerre civile, partent à Paris, puis en Californie, partout.

On les retrouve aujourd'hui, face à l'océan. Riches d'un demi-siècle d'amour. Au cœur de la tornade, Simone Fattal, 79 ans, est la gardienne de la tranquillité récemment bousculée : ambassadrice dans les vernissages, intermédiaire avec les institutions, exégète de haut vol, la sculptrice, qui connaît elle aussi un engouement tardif, joue un rôle-clé. « Son admiration est très profonde, assure Jean Frémon. C'est pour Étel qu'elle a monté sa maison d'édition aux États-Unis. Elles l'ont appelée *The Post-Apollo Press*. » Un nom de conquête spatiale pour défendre l'avant-garde littéraire ; la lune et les étoiles pour la cosmique Étel. Elle le dit souvent, « le jour où je ne serai plus là, l'univers aura perdu une amie ». Il suffit de l'entendre rire, de lire quelques-unes de ses lignes, d'entrer dans ses paysages de couleur pure, et l'on en est convaincu : une grande, très grande amie.

« Ce qui la rend si singulière, c'est d'être parvenue à occuper plusieurs mondes, et plusieurs langues, estime Omar Berrada. Jamais elle ne s'installe, comme si chaque livre inventait un genre d'écriture pour trouver une forme qui épouse le propos. » Il en dresse un panorama évocateur : « Ses poèmes des années 1960 sont colère, litaniés politiques. Dans les années 1970, son roman *Sitt Marie Rose* évoque, à travers sept voix, la guerre civile au Liban, comme un kaléidoscope. » Il en est persuadé, cette liberté n'a pas aidé à ce que son travail soit reconnu : « En France, la réception de son œuvre littéraire a longtemps été très discrète,

alors même que l'entouraient de merveilleux cercles intellectuels. » Il le sait mieux que quiconque, pour avoir tenté, en vain, de rééditer certaines œuvres dans les années 2000 : « Bien que très estimée de ses pairs, quelque chose dans la structure institutionnelle française empêchait de lui faire une place. En tant que femme, arabe, artiste qui ne cesse d'expérimenter avec les formes, il n'y avait pas d'espace pour elle. »

Quatre-vingt-seize ans à ne lâcher aucun combat, ni ceux du monde arabe ni ceux du monde occidental. « Elle a consacré une partie de son œuvre à réfléchir sur ce que signifie "être en temps de guerre", à donner forme à une existence où même les périodes de paix sont des guerres de moindre intensité, analyse Omar Berrada. En réalité, la guerre l'aura suivie partout. » Après l'Algérie, il y eut le Vietnam. Elle rallie les poètes américains qui « écrivaient contre la guerre, ou plutôt se battaient contre la guerre à travers la poésie, se rappelle-t-elle. À cette époque, la poésie devint, pour quelques années, la seule religion sans dieux ni dogmes, sans punitions ni menaces, sans motivations cachées ni commerce, sans police ni Vatican ». Vint ensuite la guerre civile au Liban. Puis tant d'autres conflits. Des natifs américains aux Palestiniens, écolémiste avant la lettre, elle accompagne toutes les luttes : « Il y a des peuples dont les Yeux ne sont jamais morts », car « les siècles de l'Inquisition/N'ont pas écrasé le langage/ Du vent », écrit-elle.

« Pour la région du Proche-Orient, son courage politique est aussi inspirant que sa poésie », reconnaît la cinéaste Ioana HadjiThomas. « Elle n'a pas besoin de militer pour s'engager : ce qu'elle est, ce qu'elle fait, fait bouger les lignes, abonde Mouna Mekouar. Toute sa vie, elle a mobilisé les gens pour qu'ensemble on parvienne à cette harmonie qui régnait dans son œuvre, cette idée d'une unité. » Son secret réside-t-il dans ce rituel auquel elle obéit, aujourd'hui encore, chaque matin, en lisant *L'Orient-Le Jour*, *Le Monde* et le *New York Times* ? « C'est tellement beau d'être ainsi toujours au présent, de ne rien perdre de cette intensité, s'enthousiasme Mouna Mekouar. Elle m'a récemment confié n'avoir qu'une peur : que le passé gagne sur le présent. » ☺

« ÉCRIRE, C'EST DESSINER », CENTRE POMPIDOU-METZ. JUSQU'AU 21 FÉVRIER 2022. CENTREPOMPIDOU-METZ.FR